

Au théâtre de Bordeaux, "A Bright Room Called Day" met le populisme en abîme



A bright room called day

Pierre PLANCHENAU

Jusqu'au 18 janvier 2020, la directrice du TNBA, Catherine Marnas, met en scène un texte de Tony Kushner – l'auteur d'"*Angels in America*" – écrit à l'époque de Reagan et remis à jour depuis Trump. Cette pièce troublante, ambitieuse et éminemment politique, confronte le Berlin de 1932 et le New York de 1980.

Les dramaturges américains tentent de régler son compte à l'ère Trump. Ainsi Tony Kushner vient-il d'exhumer une pièce de 1985 (l'une de ses premières, sept ans avant *Angels in America*, adaptée en série par Mike Nichols), écrite quand Reagan, réélu, sabrait les programmes sociaux et culturels. Il y mettait en miroir deux époques : la sienne, incarnée par une New-Yorkaise révoltée assimilant Reagan à Hitler ; et l'année charnière 1932-33, où des artistes assistent, impuissants, à l'agonie de la république de Weimar sous le raz de marée nazi. À l'époque, cette comparaison avait fait polémique.

[Visualiser l'article](#)

Quand, l'hiver dernier, la metteuse en scène Catherine Marnas, directrice du Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, lui en demande les droits, Tony Kushner est en pleine réécriture pour le Public Theater de New York. Et c'est cette adaptation que lui offre l'auteur, qui ne peut remonter son œuvre sans faire allusion à l'actuel président des États-Unis. Il y ajoute même son double qui annonce l'élection de Trump à la militante des années 1980. Celle-ci s'esclaffe : « *Ce clown du Queen's avec des hôtels en faillite à la tête du pays ? No way !* »

Un jeu aux envolées parfois très cabaret

Catherine Marnas a coupé l'espace en deux, faisant exister New York d'un côté et Berlin de l'autre, tout en scandant l'ascension de Hitler à coups d'immenses photos d'archives. Elle sait rendre toute la dimension charnelle et émotionnelle de cette pièce ambitieuse aux époques enchâssées, toujours tissée de débats politiques. La jeune Américaine regarde ainsi, tel un chœur antique, les Berlinois patauger dans le désespoir. Tous de beaux personnages, complexes mais désarmés, réunis autour d'Agnès, comédienne qui décide de rester à Berlin. L'anarchiste homosexuel est le premier à avoir une juste intuition du mal qui vient. Quand la starlette opiomane et psychanalysée, pourtant prête à travailler pour le cinéma nazi, sera la seule à oser un geste de résistance...

Kushner, en réaffirmant, sans donner de leçon, son parallèle entre aujourd'hui, le passé récent de son pays et les années 1930 dans une Europe que sa famille a été contrainte de fuir, ouvre la question comme une plaie béante. Pourquoi un peuple entier a-t-il donné le pouvoir à Hitler ? À Bordeaux, le soir de la première, ce spectacle aux temporalités multiples cherchait son rythme. Mais avec une troupe engagée dans un jeu aux envolées parfois très cabaret, il a tout pour être rapidement très réussi. Et nous troubler en profondeur quand menace le populisme.

À voir

T *A Bright Room Called Day*, pièce fleuve, de Tony Kushner, 3 h avec entracte, jusqu'au 18 janvier 2020 au TNBA, Bordeaux. Tél. : 05 56 33 36 80.

les Inrockuptibles

SCÈNES

A Bordeaux, Catherine Marnas s'empare avec brio de la pièce de Tony Kushner

17/01/20 12h29



PAR
Fabienne Arvers
- 17/01/20 12h29

Créée par Catherine Marnas au Théâtre national de Bordeaux avec les élèves de l'école qu'elle dirige, *A Bright Room Called Day* de Tony Kushner se révèle, plus de trente ans après sa création, plus actuelle que jamais. En s'emparant de cette pièce, la metteuse en scène pointe du doigt les glissements progressifs vers le fascisme, qui opèrent encore et toujours.

La vertigineuse perspective dessinée par le scénographe Carlos Calvo pour cadrer la chambre claire où vit Agnès, actrice berlinoise recevant ses amis pour le réveillon de l'année 1932, accentue l'image de la chute où les personnages sont entraînés inexorablement par l'Histoire. A jardin, un haut panneau aux allures de catafalque sert d'écran à des photos d'archives de l'époque nazie et aux didascalies indiquant, date après date, l'échec de la République de Weimar et l'ascension au pouvoir de Hitler en 1933. Il surmonte un espace dédié à la musique où officie un personnage haut en couleur, *"le contrepoint interruptif à l'action en cours"*, une femme des années 1980, qui fustige Reagan en lui envoyant chaque jour des lettres dans l'espoir que *"ces brins de haine le détruiront"*. Toute de cuir vêtue, la comédienne Sophie Richelieu commente l'action et discute avec l'auteur présent sur scène, apportant, 35 ans après la création de sa pièce, quelques retouches pour pointer du doigt la politique de Donald Trump.

Tout est fiction, sauf les faits historiques qui jalonnent la dramaturgie de la pièce *A Bright Room Called Day*, créée en 1985 par Tony Kushner et aujourd'hui mise en scène par la directrice du Théâtre national de Bordeaux, Catherine Marnas. Celle-ci confronte, en miroir, les années 1930 et les années 1980, l'Europe et l'Amérique. Gurshad Shaheman, délectable dans le rôle de Xillah, campe un alter ego fictif de Tony Kushner, qui est à la fois l'observateur, le commentateur et le créateur de ce qui se déroule sous nos yeux. Kushner a d'ailleurs réactualisé sa pièce pour la mise en scène de Catherine Marnas. Ce qui nous vaut un portrait caricatural de Trump inoubliable. Morceaux choisis : *"Le clown du Queens ? (...) les cheveux et la gueule comme le cul d'un orang-outan, avec le sphincter anal de l'orang-outan qui lui sert de bouche, et avec les petits yeux porcins et bouffis d'un cadavre (...) CE MEC EST PRESIDENT ? NO WAY !"*

Tous aveugles à la montée des périls

A cour, la bande d'amis fait donc la fête et l'ingénue Agnès, à qui Julie Papin prête sa candeur, démarre l'année en annonçant : *"Je me sens relativement en sécurité."* C'est dire l'inconscience qui règne au sein du groupe... Dans *A Bright Room Called Day*, Tony Kushner réunit des personnages qui évoluent dans le monde de l'art – actrices, cameraman, peintre – et côtoient un anarchiste homosexuel travaillant pour l'Institut d'Etude de la Sexualité Humaine, merveilleusement interprété par Yacine Sif El Islam, ainsi que des militants du KPD (parti communiste allemand) joués avec la rigueur qui s'impose par Tonin Palazzotto, Agnès Pontier et Bénédicte Simon. Tous aveugles à la montée des périls qui s'apprête à déferler sur eux. Tous incapables de sentir le danger que représente Hitler et convaincus que la révolution va s'étendre jusqu'en Allemagne.

S'étalant sur près de deux ans, *A Bright Room Called Day* verra le groupe implorer, les rêves révolutionnaires exploser. Tout se fera par petites touches, par glissements progressifs, d'apparence anodins, qui finiront pourtant par un raz-de-marée de haine et de violence. Une photo, impressionnante, en montre le visage effrayant. Une foule réunie lors d'un rassemblement, des milliers de bras levés faisant le salut nazi. A l'exception d'une femme, les bras agrippant son sac, goutte de résistance dans un océan de fanatisme servile. Symboliquement fort. Concrètement inutile.

Sans un seul temps mort, Catherine Marnas met en scène avec brio et un formidable appétit de vivre cette pépite de dynamite écrite et corrigée par Tony Kushner, comme un ultime avertissement en temps de crise.

Tony Kushner rebat formidablement le jeu d'une ancienne pièce

- 10 JANV. 2020
- PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)
- BLOG : [BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)

Tony Kushner a écrit « A bright room called day » en 1985, sous Reagan. Il la modifie et s'apprête à la mettre en scène sous Trump. Catherine Marnas crée la première mondiale de cette nouvelle version à Bordeaux. Passionnant.



Scène de "A bright room called day" © Pierre Planchenault

Cette photo, il me semble l'avoir déjà vue. Dans quel livre ? Quelle exposition ? Quel film documentaire ? On y voit une foule compacte : des milliers de bras droit tendus, unis dans le salut nazi. La photo apparaît au début du spectacle *A bright room called day* (une chambre claire nommée jour), une pièce de Tony Kushner mise en scène par Catherine Marnas, directrice du CDN de Bordeaux et de l'école qui lui est attachée, l'Estba (l'École Supérieure d'Art Dramatique de Bordeaux). Attentive aux écritures d'aujourd'hui (ce qui devrait aller de soi chez tous les directrices et directeurs de CDN), de Valletti à Pasolini, elle a jeté son dévolu sur une des premières pièces de Tony Kushner que l'on connaît surtout en France pour son œuvre au long cours *Angels in America* (Arnaud Desplechin la met en scène ces jours-ci à la Comédie Française) et comme scénariste.

A New York, Tony Kushner s'apprête, lui aussi, à mettre en scène *A bright room called day*, dans une version nouvelle où il introduit, entre autres choses, deux personnages : Zillah, « la trentaine, bohème chic/ East village/New wave à tendances anarcho-punk », rôle fort bien interprété par Sophie Richelieu (sortie de l'Estba), et Xillah, un homme qui n'est autre que le double de l'auteur Tony Kushner, rôle merveilleusement tenu par Gurshad Shahedam, lui-même excellent auteur (lire [ici](#) et [ici](#))

1932, 1985, 2020

Une lettre sépare les noms de Xillah et Zillah, presque rien, une façon de plus pour l'auteur de dialoguer avec lui-même et ses personnages, et de faire ce qu'il ne sait pas bien faire : chanter. C'est un état de cette nouvelle version (que Kushner ne cesse de modifier avant sa première) que met en scène Catherine Marnas (avec l'accord de l'auteur rencontré à New York). On assiste à cet exercice fascinant d'un auteur qui retrouve une vieille pièce qui pète encore le feu et la met en vrilte dans une triple temporalité : celle que vivent les personnages de la pièce initiale (l'arrivée au pouvoir d'Hitler à Berlin), celle des années Reagan où la pièce a été écrite et celle d'aujourd'hui où Kushner réinvestit sa copie sous Trump dont la folie politique engendre une peur n'est pas sans rappeler celle des personnages de la pièce - tous issus de la gauche intellectuelle et artiste berlinoise. On comprend pourquoi Kushner a eu envie de retrouver cette pièce ancienne qui résonne incroyablement aujourd'hui et d'y ajouter son grain de sel, non sans malice.

On retrouve la photo de la foule faisant le salut nazi dans la seconde partie de la pièce, après l'entracte. Cette fois, un zoom permet d'isoler une femme au centre de la photo : une femme entre deux âges, qui ne fait pas le salut nazi mais serre son sac à main. « Je me suis senti tellement mal pour elle. Elle, si seule. Et elle a commencé à me rendre visite. Dans les rêves. Et c'est avec ces rêves que j'ai créé les tiens » dit Xillah à Zillah. Premier glissement. Zillah enchaîne : « Alors depuis 34 ans je l'appelle, par delà un long temps mort, pour toucher un point sombre, pour me faire un peu peur, pour entrer en contact avec ce qui remue dans nuit, cinquante ans après, avec ce qui est animé chaque nuit, par la terreur et la douleur. » Nouveaux glissements : 34 ans avant, c'est à dire en 1985 année où Kushner écrit et publie *A Bright room called day* évoquant une époque qui remonte, elle, à cinquante ans en arrière, les années 30 à Berlin.

Alors, nouveau glissement, Zillah se tourne vers Agnès, actrice de seconds rôles et sympathisante communiste mais non militante, celle qui est le pivot de la pièce et autour de laquelle tournent les autres personnages : « je te demande comment tu es morte ». Comme

Agnès ne répond pas, Zillah poursuit : « alors pendant des années, j'ai répondu pour toi : « pas dans les camps et pas pendant la guerre, mais chez moi, devant un bon feu, je suis morte d'un cœur brisé ».

Personnage omniprésent, Agnès est une anti-héroïne, beau paradoxe, d'autant que sa peur, ses incertitudes paralysent ou font avorter ses velléités d'engagement amoureux, artistique et politique. Elle se réfugiera dans la solitude. Rôle difficile, car tout en faux rythme, en mouvements retenus. S'y révèle avec force et subtilité, l'actrice Julie Papin, sortie elle aussi de l'Estba.

Un appartement berlinois

La pièce commence (se déroule le plus souvent et s'achève) dans l'appartement berlinois d'Agnès où ses amis et elle fêtent le réveillon dans la nuit du 1^{er} janvier 1932. La soirée est avancée, on a pas mal picolé. On parle de tout, capitalisme, opium, il est minuit, « bonne année ». Bonne ? Il y a là Annabella, une graphiste résolument communiste (Agnès Pontier, ex élève du Conservatoire de Paris) ; Paulinka, une jeune actrice (Annabelle Garcia, ex Estba) ; Husz, un cinéaste hongrois exilé et borgne (Simon Delgrange, ex Estba) ; Baz, un homme travaillant pour un institut de la sexualité (Yacine Sif El Islam, ex Estba). Tous ont entre trente et quarante-cinq ans, une génération (et une distribution cohérente). Les plus jeunes personnages ne font pas partie de la bande, deux jeunes militants du parti communiste allemand (bientôt condamné à la clandestinité ou à l'exil), seuls personnages de la pièce un peu caricaturaux et donc un peu faibles.

« On vit à Berlin. On est en 1932. Je me sens relativement en sécurité » dit Agnès à ses amis (et aux spectateurs) en cette soirée de réveillon. Six mois plus tard, à la fin de la pièce, à l'heure des premiers autodafés de livres à Berlin, ses amis partis ou en partance (en Suisse, à Moscou, aux États-Unis), seule dans son appartement berlinois, elle sera habitée par la peur, incapable d'agir. Dernier glissement. Agnès s'adresse à Due Alte (la vieille, celle de la photo peut-on penser, interprétée par Bénédicte Simon, complice de longue date des spectacles de Marnas) qui est un peu à Agnès ce que Zillah est à Xillah - un fantôme renversé. Elle lui adresse ces derniers mots qui clôturent la pièce: «Quitte cette pièce. Agis ». Avec, en français, le double sens qu'induit diaboliquement le mot pièce. Catherine Marnas, prenant du champ et globalisant ces glissements dramaturgiques et métaphoriques, parle des « glissements progressifs » qui ont, peu à peu, en France et ailleurs, fait le lit des « valeurs d'extrême droite, épaulées par l'ultra-libéralisme ».

La pièce (traduite par Daniel Loayza qui signe également la dramaturgie) raconte ces six mois où se déploient les glissements progressifs de l'Histoire et de la narration. La nouvelle version y ajoute les glissements entre les trois époques (Hitler, Reagan, Trump) où Berlin apparaît aussi comme un miroir de New York. C'est souvent vertigineux. Tony Kushner qui aime tout toucher, s'aventure aussi dans le fantastique en convoquant le Diable en personne (Tonin Palazzotto) via une séquence cinéma, c'est beaucoup moins convainquant. Le spectacle gagnerait à écourter cette longue séquence ou à rendre plus explicite la veine comique et parodique qu'elle recèle. Au soir de la première à Bordeaux, le spectacle avait encore besoin de quelques ajustements mais tout cela devrait vite être balayé. Il faut remercier Catherine Marnas et ses acteurs, de nous faire découvrir en première mondiale, *A bright room called day*. de Tony Kushner, pièce revisitée par son auteur, d'une belle complexité.

TnBA salle Antoine Vitez jusqu'au 18 janvier



Un peu de lumière... dans l'obscurantisme

Donald Trump aura au moins servi à quelque chose pendant la durée de son mandat, en donnant envie à Tony Kushner, l'auteur d'*Angels in America*, d'actualiser sa première pièce, **A bright room called day** (« Une chambre claire nommée jour »), écrite en 1985. Passée relativement inaperçue à l'époque et peu jouée sur les scènes françaises, la nouvelle version, remaniée par le dramaturge, offre une matière brute inédite à Catherine Marnas, directrice du TNBA, pour une mise en scène en uppercut qui fait de la démocratie un horizon à ne pas perdre de vue dans une gangrène galopante du nationalisme.



Berlin, 1931, un soir de réveillon dans un salon bourgeois d'artistes et d'intellectuels bien ancrés à gauche. La politique est mise en veilleuse pour la fête. On trinque, on rit et on se charrie dans une joyeuse ambiance anarchique. On boit pour oublier la menace et on joue à se faire peur... jusqu'à des lendemains qui ne chantent plus et frappent en gueule de bois, venant fracasser cette décennie de démocratie contre une montée du nazisme rebattant les cartes des destinées de chacun.

La République de Weimar bascule sous les yeux témoins et désolés de Zillah, une jeune new-yorkaise des années 80, qui constate, impuissante, le cataclysme, et énumère dans une fatalité factuelle les événements historiques s'affichant à l'écran, comme si l'écrit imprimait mieux le passé pour offrir une meilleure résonance au futur. Elle, son combat, elle le mène contre le Président Reagan, qu'elle assimile à Hitler dans un refrain obsessionnel qui martèle violemment son opposition. Dans la première version, deux temporalités s'entrecroisaient sans se télescoper sur le plateau. Les arrangements de Tony Kushner rajoutent une troisième temporalité et un double de l'auteur, Xillah, joué avec justesse par Gurshad Shaheman, qui vient annoncer à Zillah la victoire de Trump aux élections, comme une continuité logique de la politique du pire...

Intemporalité du mal

Trois temporalités en calques qui se superposent pour se fondre, mais une action principale autour des années 30, centralisée dans le salon de l'appartement d'Agnès Egging, qui occupe une bonne partie de l'espace scénique. Zillah, personnage à l'énergie explosive, tendance anarcho-punk underground, est maintenue côté jardin, près des instruments de musique. Réduite à une portion congrue de l'espace, elle repousse imperceptiblement les lignes de cette frontière invisible pour tenter d'interférer avec le passé.





[Visualiser l'article](#)

Les années Reagan peuvent sembler lointaines aux spectateurs français, voire ne pas faire le poids de la comparaison face au fascisme hitlérien, et pourtant, Tony Kushner, auteur engagé politiquement, y voit un lien direct et un glissement pernicieux, jusqu'à l'avènement de Trump qui sédimente ses propos. Loin d'insister et de jouer sur l'actualité tristement trumpienne, l'auteur s'en sert en détonation pour un coup de fusil qui touche sa cible et rouvre un peu plus la plaie béante creusée par les extrémistes. Xillah et Zillah se livrent à une exégèse qui apporte à la fois un souffle nouveau au texte et une respiration appréciable dans le climat de peur qui entoure le salon d'Agnès.

Zillah, interprétée avec force par Sophie Richelieu, ponctue ses litanies par des morceaux musicaux portés par la voix puissante de la comédienne. Cette énergie vibrante qui se diffuse en dynamite gestuelle dans son corps, la place dans une dynamique de l'action et contraste avec l'immobilisme d'Agnès, qui voit défiler ses amis, son amant, deux membres du parti communiste, où elle participe en sympathisante, une femme fantôme, le diable faisant son show dans une scène onirique cassant un peu, par sa longueur, le rythme du jeu. Tous s'agitent pour trouver une porte de sortie dans le piège qui se referme lentement sur eux. L'exil, la résistance, la collaboration passive, l'urgence de la situation réveille la nature de chacun.

Chaque personnage gagne en consistance au fil de la pièce, faisant ainsi oublier la première scène chorale au jeu un peu hésitant. Yacine Sif El Islam habille d'une sensibilité à fleur de peau Baz, le gay anarchiste un tantinet provocateur. Annabelle Garcia rayonne dans le rôle de Paulinka, la starlette camée à l'opium qui scelle le pacte de la collaboration avec le diable. Quant à Julie Papin, elle habite littéralement le personnage d'Agnès, comédienne de seconde zone, qui ne parvient pas à trouver sa place dans ce chaos et semble s'effacer dans un repli névrotique, paralysée par la peur et le refus d'agir. Longue fresque servie avec conviction par une troupe de comédiens, à la fois chanteurs et musiciens, cette dernière version de la pièce de Tony Kushner trouve, avec la mise en scène de Catherine Marnas, son meilleur allié pour interpeller les esprits dans une prise de conscience qui fait de l'action le meilleur rempart pour préserver la démocratie, face à l'histoire qui répète les erreurs du passé.

A bright room called day

De Tony Kushner

Traduction : Daniel Loayza

Mise en scène : Catherine Marnas

Avec Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Tonin Palazzotto, Julie Papin, Agnès Pontier, Sophie Richelieu, Gurshad Shaheman, Yacine Sif El Islam, Bénédicte Simon

Musique : Boris Kohlmayer

Durée: 3h

Crédit photos: Pierre Planchenault

Jusqu'au 18 janvier au [TNBA](#)

www.loeildolivier.fr

Pays : France

Dynamisme : 6

[Visualiser l'article](#)

Tony Kushner, lanceur d'alerte de la montée insidieuse des populismes



Au TnBA, Catherine Marnas plonge avec subtilité burlesque dans l'aube brune, en montant la toute première pièce de Tony Kushner, connu pour son célèbre diptyque théâtral sur le sida, *Angels in America*. Réécrite pour coller à l'actualité par l'auteur lui-même, *A Bright Room Called Day* montre l'incapacité de l'homme à sauver la démocratie du fascisme. Sidérant de lucidité !

A Berlin, le soir du réveillon annonçant l'arrivée de l'année 1932, règne une douce insouciance. Dans l'appartement bourgeois de la blonde Agnès (intense **Julie Papin**), une comédienne de seconde zone, la fête bat son plein. Paulinka, une jeune actrice (éthérée **Annabelle Garcia**), qui n'a pas froid aux yeux, Annabella (étonnante **Agnès Pontier**), une portraitiste qui met son talent au service de la cause communiste, Husz (ténébreux **Simon Delgrange**), un cinéaste hongrois exilé, révolutionnaire borgne et amant de la charmante hôtesse et Baz (éblouissant **Yacine Sif El Islam**), un homosexuel déluré, un brin cynique, travaillant pour l'institut de la sexualité, parlent de tout, de rien, de politique, de capitalisme de drogue, théorisent sur l'avenir, imaginent un monde plus juste, plus humain. L'alcool coule à flot. Tous se lâchent dans ce relatif confort, d'autant que rien ne laisse présager, la rapidité de ce qui va suivre : l'effondrement de la démocratie, l'arrivée au pouvoir d'Hitler, l'ère nazi.



[Visualiser l'article](#)

Qui pouvait prévoir cette fatale issue ? Comment y croire ? Pourtant, les signes annonciateurs du déclin sont tous là, en filigrane, imperceptibles, mais terriblement présents. Impensable, le peuple ne laissera pas faire cela. Les politiques, oui. Empêtrés dans leur égo, leur désir de victoire, pour une once de pouvoir en plus, ils se déchirent, refusant de voir le précipice qui s'ouvre sous leurs pieds. Après tout, il y a des gardes fous. L'extrême ne peut gagner. Quelle erreur ! En quelques mois, le beau salon perd son éclat, Agnès le sommeil, hanté par un bien étrange fantôme (troublante **Bénédicte Simon**). Ses amis, tous issus de la gauche intellectuelle berlinoise, ont fui le champ de ruine, la fin des idéologies, du communisme, des libertés. Au loin, le Reichstag brûle, les juifs sont persécutés, les livres, portes vers la connaissance, le savoir, sont brûlés dans des autodafés. Rien ne va plus. Le diable s'est installé en Allemagne.

Loin de se limiter aux années 1930, à un simple récit de l'avènement démocratique du IIIe Reich, l'habile **Tony Kushner** entremêle les époques et fait un parallèle sidérant avec les années Reagan, leurs conséquences à long terme sur les États-Unis. Ainsi, l'histoire se répète sans cesse. Les fondements fragiles de nos sociétés modernes vacillent toujours et encore. Il suffit d'un rien pour que le populisme l'emporte sous tout autre forme de courant politique plus modéré, plus censé, plus humain.



Effet Trump ! Alors que **Catherine Marnas**, directrice du TnBA, s'intéresse de près à cette pièce peu connue en France, l'auteur New Yorkais s'inquiète des agissements fous, délétères, de l'actuel locataire de la Maison Blanche et s'apprête à la remonter dans une version nouvelle. Revue, amplifiée pour être en phase avec l'actualité, elle met en scène le double de l'auteur (épatant **Gurshad Shaheman**), qui vient mettre en garde en raturant, corrigeant son texte, aidée non sans humour par une chanteuse bohème (lumineuse **Sophie Richelieu**) tout droit sortie du East Village des années 1980, rongé par le Sida, le racisme.

Avec l'accord de l'auteur américain, la metteuse en scène française s'empare avec un angélisme tout mesuré, de ce brûlot visionnaire, annonciateur de grandes catastrophes. Délicatement, sans crier gare, elle lui donne un souffle diabolique, une densité effrayante qui résonne avec les événements politiques récents secouant les démocraties occidentales. Le populisme partout gagne du terrain, mais notre raison, notre intellect, nous empêchent de voir l'inconcevable. Que faire ? C'est précisément la question posée par la pièce. Doit-on laisser faire, paralysé par la peur tout en étant persuadé que c'est une forme de résistance ultime, en espérant que rien ne se passe ? C'est l'attitude d'Agnès, le personnage principal. Doit-on fuir ? C'est la voie empruntée par la plupart de ses amis. Ou doit-on, bravoure fugace, insensée, lutter ? c'est la posture à son corps défendant de Paulinka, la belle idiote, celle prête à vendre son âme au diable pour un peu de gloire. A chacun de faire son choix ? Pas vraiment. Courage ou lâcheté, la différence ne tient à rien, une impulsion, un élan, une insouciance.

www.loeildolivier.fr

Pays : France

Dynamisme : 6

[Visualiser l'article](#)

Finalement, la réflexion serait-elle notre propre ennemi ? empêcherait-elle de bouger les lignes, de suivre notre instinct de combattant, de lutteur ? Peut-être. Bien qu'assez pessimiste, *A bright Room Call Day*, revisité ingénieusement par **Tony Kushner**, traduit adroitement par **Daniel Loayza**, adapté malicieusement par **Catherine Marnas** et porté par une troupe fougueuse de saltimbanques – comédiens, danseurs et musiciens – laisse entrevoir l'espoir dans une dernière scène époustouflante. Bouleversants, saisissants, les derniers mots prononcés résonnent telle un mantra « *Quitte cette pièce. Agis.* »

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Bordeaux



A Bright Room Called Day... (Une chambre claire nommée jour) de Tony Kushner

Théâtre Bordeaux Aquitaine

Grande salle Vitez

3 Place Pierre Renaudel

33800 Bordeaux

Jusqu'au 18 janvier 2020

Durée 3h00 environ avec entracte

Mise en scène Catherine Marnas assistée d'Odille Lauria et Thibaut Seyt (stagiaire)

www.loeildolivier.fr

Pays : France

Dynamisme : 6



[Visualiser l'article](#)

Avec Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Julie Papin, Tonin Palazzotto, Agnès Pontier, Sophie Richelieu, Gurshad Shaheman, Yacine Sif El Islam et Bénédicte Simon

Traduction et dramaturgie de Daniel Loayza

Scénographie de Carlos Calvo

Musique de Boris Kohlmayer

Son de Madame Miniature assistée de Jean-Christophe Chiron

Lumière de Michel Theuil assisté de Clarisse Bernez-Cambot Labarta

Costumes d'Édith Traverso assistée de Kam Derbali

Maquillages de Sylvie Cailler

Projection d'Emmanuel Vautrin

Crédit photos © Pierre Planchenault

A Bright Room Called Day....Une chambre claire nommée jour, texte de Tony Kushner, traduction de Daniel Loaysa, mise en scène de Catherine Marnas.

Crédit Photo : Pierre Planchenault.



A Bright Room Called Day....Une chambre claire nommée jour , texte de **Tony Kushner** , traduction de **Daniel Loaysa** , mise en scène de **Catherine Marnas**.

L'œuvre de Tony Kushner revient sur les scènes françaises avec un véritable engouement, rehaussée d'une urgence tonique puisqu'elle a l'audace de parler de notre temps présent, mettant au jour, en passant, nos actualités déconcertantes.

En 1994, Brigitte Jaques créait en France au Festival d'Avignon *Angels in America* , un drame fleuve (1991) de Tony Kushner, adapté en mini-série et dont la pertinence sociologique et artistique propulsait l'auteur sur toutes les scènes internationales.

Quelques vingt-cinq ans plus tard et même un peu plus, le cinéaste Arnaud Desplechin monte aujourd'hui au théâtre *Angels in America* à la Comédie-Française.



[Visualiser l'article](#)

Antérieure à *Angels in America*, la pièce que monte Catherine Marnas, directrice du Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et directrice de l'étsba – Ecole supérieure de théâtre Bordeaux-Aquitaine -, *A Bright Room Called Day... Une chambre claire nommée jour*, date quant à elle, de 1984, étrangement pertinente, politiquement.

Elle est traduite en français par Daniel Loayza pour une première mondiale de la nouvelle version car Tony Kushner évoque, dès 2019, la figure de Donald Trump, réactualisant le propos initial en remplaçant le nom de l'ancien acteur président Reagan par celui du nouvel animateur de télé-réalité devenu chef de gouvernement.

La mise en scène de Catherine Marnas joue du réalisme et de l'onirisme, de la petite et grande Histoire, de Hitler à Donald Trump, tissant des liens d'une époque à l'autre.

Un soir de Nouvel An 1932, dans une fête, des jeunes gens issus de milieux artistiques « éclairés et avisés », des actrices, un réalisateur de cinéma, prennent de haut l'ascension fulgurante de Adolf Hitler, un pantin, une caricature qui échouera...

Les espace-temps sont superposés, les périodes historiques sont données à voir de front et de manière simultanée puisque la maîtresse de cérémonie de ce show théâtral n'est autre qu'une jeune femme « anarcho-punk », micro en main, et qui chante à l'occasion, mais qui surtout explique et déplie l'Histoire en proposant au public une série de photos emblématiques de la période qui va de 1928 à 1938.

Déroulant patiemment une Histoire inavouable, la narratrice, new-yorkaise contemporaine, associe Reagan à Hitler, un raccourci dont on fera grief à l'auteur.

Sophie Richelieu, stature élancée et moulée dans un pantalon de cuir éloquent, est hissée encore sur des talons hauts, en phase avec son temps, décidée et ironique.

L'interprète mène la danse, sûre de sa démonstration historique, pleine de colère.

Des clichés en noir et blanc qui font froid dans le dos, sont suspendus, des photos sur un écran longitudinal placé haut : saluts hitlériens, le portrait du Führer qu'on accroche partout, des cris de foule silencieux qu'on peut entendre en les imaginant.

L'auteur et la metteuse en scène partagent cette vision de « glissements progressifs », propres aux démocraties, vers des valeurs d'extrême-droite.

Et ces glissements, ces dérives, ces lâchetés ou ces semi-consentements ne concernent pas toujours les « autres », mais tous, autant que nous sommes, légers et changeants, tels certains anciens socialistes allemands alors passés au nazisme.

Les divisions de la gauche allemande, raconte-t-on, ont favorisé l'arrivée de Hitler au pouvoir, alors que le mouvement communiste berlinois était sous la férule soviétique.

Le 30 janvier 1933, Hitler devient chancelier, en pleine Grande Dépression : le fascisme n'est pas qu'un épouvantail qu'on brandit pour faire peur, une menace, une Apocalypse, il participe de notre non-engagement quotidien, pleutre et pusillanime.



[Visualiser l'article](#)

Gurshad Shaheman – double de l'auteur Tony Kushner – pénètre sur la scène et s'adresse au public, comme à la chanteuse au micro, expliquant pourquoi il voudrait bien changer tel passage dans le drame ou bien introduire telle variante significative.

Entre la scène et la salle, le plateau et les rangées de spectateurs, il attend, efficace.

Tonin Palazzotto est un diable de théâtre, une performance métaphorique du Mal.

Agnès Ponthier, militante communiste, est convaincante, camarade fidèle à un mouvement d'obéissance sincèrement collective, belle résistante prenant des risques.

Bénédicte Simon qui joue la Vieille et une militante communiste est dévolue à la scène, mimant l'engagement politique ou hurlant les exactions et horreurs commises.

Les comédiens Simon Delgrange – celui-ci interprète aussi un militant communiste -, Annabelle Garcia et Yacine Sif El Islam, incarnent des jeunes gens de leur temps, attirés par l'éclat d'une réussite personnelle, mais vivant mal en leur for intérieur les garanties politiques douteuses qui leur sont réclamées en échange, traîtres à eux.

Quant à Julie Papin – Agnès -, elle porte en elle l'authenticité de ces mêmes repères de démocratie occidentale, sympathisante communiste qui cède son appartement aux camarades devenus clandestins, aimant son pays et ses amis, et ne voulant pas fuir Berlin – ville alors symboliquement ouverte -, à la différence de ceux-ci fuyant, par obligation, le nazisme pour une telle appartenance politique, juive, homosexuelle.

Nouvelle Antigone des temps obscurs, elle dit « Non » et résiste sur place, ne pouvant ne plus croire à ce qui l'a toujours fait tenir debout – sa foi existentielle en l'être. L'actrice émouvante et tenace accorde à sa figure emblématique force et aura.

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine , place Pierre Renaudel 33032 – Bordeaux, du 7 au 18 janvier.
Tél : 05 56 33 36 60.

Bordeaux : le symbole de la grenouille ou la lente montée vers le fascisme dans une pièce au TNBA

[A LA UNE SORTIR À BORDEAUX](#)

Publié le 09/01/2020 à 11h08. Mis à jour à 11h13 par **Céline Musseau**



On a un peu dans l'idée que le fascisme arrive comme une comète sur la figure, alors qu'on glisse sans s'en rendre compte". @PIERRE PLANCHENAU

Les spectateurs du TnBA ont la primeur de la nouvelle version de « A Bright Room Called Day », pièce de l'auteur américain Tony Kushner, mise en scène par Catherine Marnas, qui mêle les époques, la petite et la grande histoire

Une bande de jeunes intellos et artistes fait la fête un soir de réveillon 1932 à Berlin et n'imagine pas qu'un guignol comme Hitler arrive au pouvoir.

Basculement dans le temps, on se retrouve à l'époque de Trump, autre gogo que ces mêmes intellos « éclairés » d'aujourd'hui n'imaginaient pas devenir leur président. Et puis, il y a aussi cette anarcho-punk tout droit revenue des années

Thatcher. Initialement, Kushner avait écrit cette pièce à la 2e élection de Reagan. Il l'a réactualisée pour l'inscrire dans **l'Amérique de Trump**.

Catherine Marnas, la directrice du TnBA, qui enfile ici ses habits de metteuse en scène, continue de creuser le sillon **d'un théâtre politique**. » Après avoir monté une pièce sur Pasolini, je cherchais quelque chose qui soit comme un avertissement, une sorte de Cassandra qui verrait les glissements de nos sociétés vers l'extrême droite. Mais comment parler de l'extrême droite sans enfoncer des portes ouvertes ? questionne-t-elle. Il y a quelque chose en nous qui se laisse contaminer, on habitue nos oreilles à tout. On a un peu dans l'idée que le fascisme arrive comme une comète sur la figure, alors qu'on glisse sans s'en rendre compte. La métaphore de la grenouille illustre bien cela. J'ai d'abord pensé à monter **"Mephisto" de Klaus Mann**. Mais j'avais l'envie d'une fable qui provoque l'adhésion, à l'efficacité théâtrale. Je me suis souvenu de "Angels in America" de Tony Kushner et finalement, je suis tombée sur "A Bright Room Called Day". C'était exactement ce que je cherchais. "



CRÉDIT PHOTO : PIERRE PLANCHENAUT

Une pièce qui met en perspective la montée du nazisme en 1933 et l'Amérique contemporaine. « Tony Kushner a écrit cette pièce lors de la **2e élection de Reagan**, en 1984, qui lui semblait une menace pour la démocratie. Car on a tendance à oublier que la démocratie est quelque chose de fragile. »

Catherine Marnas a pu obtenir les droits de ce nouveau texte, encore jamais présenté en France et traduit par Daniel Loayza. « C'est un Brecht réécrit par un **nouveau Tennessee Williams** », résume-t-elle, histoire de donner le ton. Dans cette nouvelle mouture, Kushner a ajouté encore un autre angle et se met lui-même en scène, interrogeant sa propre pièce. Au plateau, ils sont neuf comédiens, dont quatre anciens élèves de l'estba – l'école du TnBA –, à nous faire entrer dans cet appartement et traverser ces différentes époques marquées par une montée des populismes.

Cette « chambre claire nommée jour » met en lumière les **parts sombres de l'humanité**.

Ce soir à 19 h 30, vendredi 10, mardi 14, vendredi 17 à 20 h 30. Mercredi 15, jeudi 16 à 19 h 30. Samedi 11, samedi 18 à 19 h au TnBA. Tarifs : 8 à 26 €.
Infos : 05 56 33 36 80. www.tnba.org



A Bright Room Called Day (Une chambre claire nommée jour)

C'est un événement qu'une pièce inédite de Tony Kushner en France (et dans le monde, Etats-Unis mis à part) soit créée au Théâtre national de Bordeaux. *A Bright Room Called Day* est le premier texte théâtral de l'auteur d' *Angels in America* (dont Arnaud Desplechin va mettre en scène une nouvelle version dans quelques jours à la Comédie-Française). L'œuvre est moins centrée sur l'Amérique de Reagan, bien que Kushner superpose différents échelons du temps comme à son habitude. Mais c'est surtout de l'Allemagne des années 30 et de la montée du nazisme qu'il est question dans cette pièce avec laquelle Kushner fit ses premiers pas. L'écrivain parvient même à y parler (méchamment) de Trump, car il a repris cette œuvre de 1985, y introduisant quelques éléments relatifs à l'actualité proche et ajoutant le rôle d'un écrivain qui commente sa pièce, son double évidemment. C'est ce texte ancien mais révisé que Catherine Marnas a obtenu pour en faire la création hors du cercle new-yorkais et dont Daniel Loayza a établi un texte français d'une vigueur acide.

A Berlin, à partir de 1932, des amis artistes – actrices, peintre... - se rencontrent, se confient leurs vies, échafaudent des projets, tout en ayant des avis différents face à la dégringolade du régime parlementaire et à la progression d'Hitler et du national-socialisme. L'une des comédiennes croit à l'avenir du communiste, d'autres jouent double jeu. Quand Hitler aura tous les pouvoirs, il faudra pouvoir partir, mentir, accepter ou se cacher. « Agir, agir », proclame la dernière réplique de cette pièce tempétueuse où le déroulement de l'action principale est régulièrement interrompue par des séquences situées dans les années 80 et en 2020. Un parallèle se met en place avec l'époque Reagan, le sujet de la répression des homosexuels n'étant qu'un élément parmi d'autres dans cette mise en miroir de deux manières d'étouffer la liberté individuelle.

La pièce est assez bavarde, parfois naïve, et la circulation de ses différents chapitres moins habile que dans le chef-d'œuvre que Kushner va écrire quelques années plus tard. Mais le grand dramaturge est déjà là, incisif, moqueur, discoureur mais néanmoins créateur de personnages et d'un mouvement secoué par la différence des rythmes. Avec son œil américain, il ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà. Mais il met bien le passé en feuilleton, dans une construction en biseaux.

Un crescendo passionné

Un décor d'immeuble et d'appartement assez massif occupe le cœur de l'espace, tel un monde mal protégé où entreront peu à peu des personnages venus d'autres sphères (une chanteuse noire de la fin du XXe siècle, le double de l'auteur et même le Diable !) et qui se débat tandis que des photos géantes d'Hitler et des nazis se succèdent dans les hauteurs du théâtre.

La mise en scène de Catherine Marnas est forte, avec un sens permanent de la fresque théâtrale. Peut-être faudrait-il plus de moyens, un véritable orchestre plutôt qu'une chanteuse solitaire (Sophie Richelieu n'en est pas moins une interprète malicieuse et survoltée, au jeu brûlant) pour que les différentes composantes se concurrencent et s'équilibrent davantage. Sans doute encore trop saccadés dans leur engagement physique au début du spectacle, les acteurs, Julie Papin, Annabelle Garcia, Agnès Ponthier, Gurshad Shaheman, Simon Delgrange, Bénédicte Simon, Yacine Sif El Islam, Tonin Palazzotto, gagnent peu à peu en puissance. Jeunes pour la plupart, ils apprivoisent, dans le plaisir d'un jeu miroitant, les difficultés d'une œuvre qui allie le réalisme et la satire, la vérité directe et le contournement par la métaphore, les propos quotidiens et la parole politique. La soirée, qui ne rate pas son crescendo passionné, peut paraître trop copieuse, mais d'une allègre richesse.

[/ critique / Le millefeuille historique de Tony Kushner](#)

10 janvier 2020/dans [À la une](#), Bordeaux, Théâtre /par [Stéphane Capron](#)



© Pierre Planchenault

Pour sa nouvelle création au TnBA, Catherine Marnas frappe un grand coup en présentant *A bright room called day...Une chambre claire nommée jour*, la première pièce de l'américain Tony Kushner. L'auteur vient de la remanier en y introduisant la personnalité de Donald Trump pour en faire une saga historique glaçante sur la montée des nationalismes.

Un groupe d'intellectuels communistes fête le Nouvel An dans un appartement bourgeois de Berlin, la nuit du 31 janvier 1931. L'insouciance règne, mais déjà dehors la bête gronde. En quelques mois l'Allemagne va basculer de la République de Weimar au nazisme, sous les yeux effarés, impuissants, de cette jeunesse berlinoise désemparée. A l'extérieur de cet appartement dans les années 80, une jeune new-yorkaise Zillah interprétée par Sophie Richelieu observe l'Histoire, et égrène les événements qui s'affichent, photos d'époque à l'appui, sur un écran géant côté jardin. L'incendie du Reichstag, l'ouverture du camp de Dachau (le 22 mars 1933), l'autodafé du 10 mai devant l'opéra. Zillah, punkette anarchiste, point levé, se rebelle de son côté contre la réélection de Reagan aux Etats-Unis, et tague un peu partout dans la ville : Reagan=Hitler.

A bright room called day... est l'une des premières pièces de Tony Kushner écrite bien avant *Angels in America*. Cette première version n'a pas été un succès. C'est Kushner lui-même qui le fait dire sur scène par son double, Xillah, interprété par **Gurshad Shaheman**. Alors il y a quelques mois, il s'est lancé dans la réécriture du texte, en y introduisant une troisième couche historique, celle de l'Amérique dirigée par Trump. [Catherine Marnas en a eu connaissance, et lui demandé les droits pour la monter à Bordeaux.](#) Daniel Loza se chargeant de traduire au fur et à mesure les fragments qui arrivaient de New-York pendant les répétitions au plateau.



Quand Xillah arrive sur scène et explique à Zillah que Trump s'est fait élire, elle n'en croit pas ses yeux. Elle qui le voyait dans les années 80 comme un milliardaire parvenu à la dérive (les finances de ses affaires étaient nettement dans le rouge jusqu'au début des années 90). **Dans cette nouvelle version de la pièce, Tony Kushner interroge le passé pour mieux construire l'avenir.** Parfois la multiplicité des écritures, entre réalisme et onirisme, édulcore le sens profond de la pièce. Tony Kushner introduit une femme fantôme, un diable ; il se réclame de Goethe et de Brecht, sans les égaler. Heureusement, ces petites scories sont effacées par l'engagement de la troupe dirigée par Catherine Marnas. Ils sont à la fois acteurs, chanteurs et musiciens. Tous épatants. Ils forment **une troupe chorale poignante, en défendant tour à tour des personnages en résistance, dont les réactions face à la barbarie sont multiples.** **Yacine Sif El Islam** est déchirant dans celui de Baz, le gay anarchiste ; **Annabelle Garcia** impressionne dans celui de Paulinka, la starlette en quête de reconnaissance ; **Julie Papin** arrache les dernières larmes du spectacle dans celui d'Agnès, totalement à la dérive face à l'horreur. Tony Kushner met le public face à la réalité de l'histoire, mais aussi de notre actualité. Et nous, comment agissons-nous ? "Nous sommes en danger" scande la troupe dans une dernière chanson glaçante d'**un**

spectacle qui fait réfléchir sur la façon dont se construisent à une vitesse incroyable les régimes dictatoriaux et nationalistes.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

A Bright Room Called Day... Une chambre claire nommée jour
Texte Tony Kushner
Mise en scène Catherine Marnas

Avec

**Simon Delgrange,
Annabelle Garcia,
Julie Papin,
Tonin Palazzotto,
Agnès Pontier,
Sophie Richelieu,
Gurshad Shaheman ,
Yacine Sif El Islam,
Bénédicte Simon**

Traduction et dramaturgie

Daniel Loayza

Assistanat à la mise en scène

Odille Lauria

et Thibaut Seyt (stagiaire)

Scénographie

Carlos Calvo

Musique

Boris Kohlmayer

Son

Madame Miniature

assistée de Jean-Christophe Chiron

Lumière

Michel Theuil

assisté de Clarisse Bernez-Cambot Labarta

Costumes

Édith Traverso

assistée de Kam Derbali

Régie plateau

Cyril Muller

Production Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

**A Bright Room Called Day est représentée dans les pays de langue française
par Dominique Christophe /l'Agence en accord avec Gersh Agency, Inc.**

Durée : 2h45 avec un entracte

Du 7 au 18 janvier 2020 :

Mardi 7, vendredi 10, mardi 14, vendredi 17 à 20h30

Mercredi 8, jeudi 9, mercredi 15, jeudi 16 à 19h30

Samedi 11, samedi 18 à 19h



Au TnBA, « A Bright Room Called Day » prévient l'horreur en douceur

Catherine Marnas présente sa dernière création *A Bright Room Called Day* au Théâtre national Bordeaux-Aquitaine jusqu'au 18 janvier. Ce texte peu connu de Tony Kushner alerte sur la montée insidieuse des politiques menaçant la démocratie. Sur la scène de la salle Vitez, le message passe en douceur.

Par [Walid Salem](#) publié le 09/01/2020 à 12h00

Sur le plateau de la grande salle Vitez du TnBA, une scène dans la scène. Sur celle du milieu se déroule la lente décomposition d'amitiés sur fond d'épisode noir de l'histoire contemporaine. Sur la scène qui l'entoure, des intermèdes et des interruptions réclame à l'histoire son réécriture, pour qu'elle ne se répète pas.

C'est *A Bright Room Called Day* que met en scène Catherine Marnas, une pièce de théâtre écrite en 1984 par le dramaturge américain Tony Kushner. Neuf comédiens se partagent la distribution : Simon Delgrange, Annabelle Garcia, Julie Papin, Tonin Palazzotto, Agnès Pontier, Sophie Richelieu, Gurshad Shaheman, Yacine Sif El Islam et Bénédicte Simon. La plupart est issue de l'[Estba](#), l'école du TnBA.

Version attendue

La pièce, œuvre longtemps restée dans l'ombre d'un autre succès de l'auteur, *Angels in America*, a plusieurs fois été interprétée sur les planches, souvent aux Etats-Unis, peu en France. La première version française, on la doit à Hillary Keegin, comédienne, metteuse en scène et traductrice américaine vivant à Paris. En 2010, sa création sur la base de sa propre traduction cosignée avec Pauline Le Diset, passe inaperçue.

La nouvelle création de la directrice du TnBA est donc attendue, avec d'importantes révisions de l'auteur qui se met en jeu et une traduction signée Daniel Loayza, traducteur et dramaturge.

A Bright Room Called Day est une pièce riche et intense qui annonce la couleur dès les premières minutes. Tony Kushner, homosexuel new-yorkais très engagé politiquement, a choisi de reposer son message sur un récit qui se déroule dans le Berlin des années 1930 pour évoquer les années 1980. Ce sont les années Sida, un mal que les Etats-Unis, comme partout ailleurs, n'ont pas su immédiatement en mesurer les conséquences. Ce sont les années de la présidence Reagan.

Dans cette version, une nouvelle dimension temporelle est apportée : celle de la présidence de Donald Trump. Il prend place avec son prédécesseur dans les interstices et les parallèles.



Toutes les photos sont de Pierre Planchenault

D'un président l'autre

Longtemps critiquées par la presse américaine, ces interruptions auraient pu trouver une meilleure pertinence avec le président américain actuel. Une chance pour l'analogie voulue entre les époques. Mais la question Trump est paradoxalement expédiée en deux tirades auxquelles s'ajoute la réaction incrédule de Sophie Richelieu, au poil dans le rôle de la New-yorkaise Zillah Katz .

Les années Reagan assez estompées, les intermèdes font la part belle aux tergiversations sur le sens du texte de l'auteur, embarqué dans la version actuelle, que Gurshad Shaheman incarne avec aisance et malice.

Pourtant le texte de la pièce « principale » est irréprochable. Dans l'appartement berlinois d'Agnes Eggling, interprétée avec beaucoup de sérieux par Julie Papin, une bande d'artistes et intellectuels assiste aux derniers jours de la république de Weimar et l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir. La première scène raconte à travers un réveillon arrosé les premières heures de 1932.

Cette année-là, le glissement vers le point de non retour de la situation allemande de cette période sombre est progressif et efficace. Hitler va asseoir sa dictature avec une rapidité foudroyante. La révolution bolchevique tant attendue n'éclatera jamais. Une seule aubaine se présente : l'assassinat du chancelier. Raté. Baz en tireur lâche ne veut pas mourir et pour la subtilité du personnage, Yacine Sif El Islam est convaincant.

Regard placide

Sur le papier, *A Bright Room Called Day* paraît facile à mener, avec ses revendications et ses provocations, ses tentations d'en faire trop, faire rebelle. En réalité, il n'en est rien. Il faut trouver un rythme et Catherine Marnas a le sien, tranquille. Comme un regard placide sur un danger imminent.

La pièce déroule ses trois heures, parfois avec fulgurances : Tonin Palazzotto en diable fort sympathique, et Annabelle Garcia en juste groupie prête à vendre son âme pour réussir. Pour un texte qui fleure bon la contestation, les personnages sont chics et le ton est doux. La scénographie signée Carlos Calvo est confortable avec un jeu de perspective qui happe le regard du spectateur vers le récit central. Le son, de la fidèle Madame Miniature, lui aussi se joue de l'écoute avec de subtiles variations entre passé et présent, entre la scène du milieu et ce qui l'entoure.

Préserver la démocratie des menaces extrêmes : « Comment le théâtre peut aborder cette chose-là ? Quelle est notre place ou notre pouvoir si tant est qu'on en ait un ? » se demande Catherine Marnas. Sur la scène Vitez, elle y répond, tout en douceur.